
Puissances de la dérivée

Égogéographies aujourd'hui

Powers of the derivative: self-geographies, today

Jacques Lévy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/3210>

DOI : 10.4000/gc.3210

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 33-57

ISBN : 978-2-343-06346-1

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Jacques Lévy, « Puissances de la dérivée », *Géographie et cultures* [En ligne], 89-90 | 2014, mis en ligne le 09 octobre 2015, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/3210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.3210>

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2020.

Puissances de la dérivée

Égogéographies aujourd'hui

Powers of the derivative: self-geographies, today

Jacques Lévy

- 1 En 1995, j'ai publié *Égogéographies*¹, un texte écrit pour l'essentiel en 1992. J'avais souhaité donner un relief particulier à un exercice de regard rétrospectif sur des textes déjà publiés. Vingt ans après, je me demande s'il y a quelques enseignements à tirer de cette expérience.

Desserrer l'étau

- 2 Ce travail était marqué par l'idée de réflexivité. On peut définir ce terme, en analogie avec les mathématiques, à partir de la notion de *dérivée*. Dériver une fonction, c'est en fabriquer une autre à partir de la première qui la simplifie selon une certaine règle et apporter ainsi une série d'informations supplémentaires : la *pente* d'une courbe exprimant une fonction est donnée par sa dérivée. L'idée de dérivée s'enrichit de la possibilité d'une « dérivée-seconde ». La dérivée étant elle-même une fonction, on peut éventuellement en tirer une nouvelle fonction dérivée. La réflexivité est cette démarche sans limite consistant à toujours chercher une « dérivation », y compris à partir du produit des précédentes activités réflexives.
- 3 La réflexivité est le privilège de l'acteur, individuel, collectif, sociétal. Pour un individu, elle repose sur l'idée qu'il est possible de faire émerger et prospérer un *je* capable de parler du *moi*, pour reprendre le couple *I/me* proposé par Herbert George Mead.
- 4 Quand on accepte de jouer son jeu, la réflexivité devient englobante et n'admet aucune frontière : elle dit le cognitif de l'affectif, et inversement ; le subjectif de l'objectif, et inversement. Cela signifie – pas moins ! – que nous devons rompre avec la vision hiérarchique que propose depuis Platon une philosophie orientée vers une ontologie métaphysique. Selon cette approche, les essences étant premières, consistantes et sans origine, tout le reste de la culture est un sous-produit. Or ce n'est pas comme cela que les choses, en fait, se passent. Une vision horizontale de la circulation de nos images du

monde se révèle, à mon avis, bien plus efficace, notamment en ce qu'elle permet de faire entrer l'historicité dans le jeu. L'histoire des idées n'est, pas plus que l'histoire de l'art, une histoire isolable. Elle dispose certes d'éléments d'autonomie variables selon les contextes, mais c'est une composante de l'histoire tout court. Il convient donc de refuser le diktat hiérarchique.

- 5 Une fois cet obstacle franchi, il en reste cependant un autre, et de taille. Le psychisme demeure le grand oublié des sciences humaines. Nous ne cessons de « faire de la psychologie » et la compétence à décrire, interpréter, penser les rapports interindividuels est absolument décisive dans n'importe quelle activité professionnelle, sans parler de la « vie personnelle ». Pourtant, en tant que domaine de recherche fondamentale, la psychologie est une discipline sinistrée. Après avoir assez rapidement perdu le contact avec les sciences sociales, sinon à travers une psychosociologie souvent prometteuse mais tenue en marge, elle a peu à peu été satellisée par les neurosciences.
- 6 Dans ce décor institutionnel, on rencontre un paysage intellectuel encore largement organisé par des paradigmes épistémologiques qui récusent la pertinence du psychisme des humains comme objet d'étude scientifique. Cette visée se trouve en effet écrasée dans l'étau constitué de deux grands paradigmes : le naturalisme et le structuralisme. Le premier est réductionniste, il cherche à démontrer que le psychisme ne fait pas partie du monde social mais peut être compris, hors des sociétés et de leur l'histoire, par l'analyse de mécanismes biologiques. Un pan entier de la recherche consiste à déceler de l'intentionnalité partout dans la nature : dans les gènes, dans le cerveau et souvent, à bien y regarder, dans quelque « dessein intelligent » qui expliquerait notre place dans le monde vivant, mais surtout pas dans les individus et leurs intentions. Le dernier avatar en vogue, la *neuro-économie*, constitue un bon exemple de refus d'expliquer le social par le social. D'autre part, les structuralismes (anthropologie structurale, marxisme, psychanalyse, structuralisme linguistique) ont cherché à décrire le monde social comme s'il n'avait pas d'acteurs, individuels ou collectifs, mais seulement des agents « conditionnés » par des appareils indifférents à leur opérateurs humains. Depuis Émile Durkheim, un vaste courant de pensée a cherché à établir un coupe-feu radical entre les logiques sociales et les individus. Les contorsions pathétiques mais néanmoins aristocratiques d'un Pierre Bourdieu essayant d'expliquer comment lui-même a réussi à construire une réflexivité sur le social dont il dénie la capacité à tous les autres individus indique un point-limite de cette posture.
- 7 En pratiquant sur soi-même la démarche réflexive, on se condamne à être cohérent : une auto-analyse intellectuelle n'est compatible ni avec l'ontologie métaphysique, ni avec le naturalisme, ni avec le structuralisme. C'est aussi une façon de dire que, en l'adoptant, on prend le risque de déstabiliser les choix épistémologiques et théoriques que, en tant que chercheur, l'on est amené à faire par ailleurs. Les contradictions éventuelles entre *intro-* et *extro-spection* deviennent ici plus palpables. S'interroger sur soi-même pose certainement des problèmes redoutables lorsqu'on est amené à gérer les conflits d'intérêts probables entre *je* et *moi*. Cela comporte, inversement, l'avantage de pouvoir mobiliser des informations difficiles d'accès pour tout autre que soi-même. En tout cas, si l'on choisit de donner à cette expérimentation une visée cognitive exigeante, cela implique de penser ce travail comme un vrai travail de recherche, en se donnant les appuis intellectuels nécessaires et en visant une rigueur aussi déterminée que possible.

- 8 C'est ce que j'avais essayé de faire avec *Égogéographies*. Dans l'ensemble, avec le recul temporel, je vois conforté l'intérêt de la démarche – et même davantage : comme j'ai eu l'occasion de l'écrire, la « science révolutionnaire » (par opposition, dans le langage de Kuhn, avec une « science normale » standardisée) gagnerait à devenir le *régime de croisière* de la recherche et, pour aller dans ce sens, la réflexivité du chercheur ne devrait pas être considérée comme un exercice de style narcissique mais comme un moment irremplaçable du « procès de production » de la science.
- 9 Trois points me paraissent particulièrement valider ce bilan : le recul critique sur un parcours, la géographie du moi, et, plus inattendue : la productivité directe de la démarche.

Comme l'eau sur les plumes d'un canard ?

- 10 Dans *Égogéographies*, il y avait d'abord un modeste dispositif expérimental. C'était le point de départ du livre.
- 11 Je voulais vérifier si j'étais toujours d'accord avec ce que j'avais écrit dix ou même vingt ans avant. Une partie du livre consiste en des extraits de textes déjà publiés et commentés. En 1974, j'avais écrit un article, publié l'année suivante dans le numéro 1 d' *EspacesTemps*, intitulé « Pour une géographie scientifique », dans lequel je proposais une analyse critique de la géographie d'alors et un « programme » de rénovation pour la discipline. Je me réclamaï alors du marxisme et j'étais fortement influencé par une ambiance intellectuelle dans laquelle la dimension militante de l'action colorait fortement les activités de recherche en sciences sociales. Par la suite, mes orientations avaient sans conteste changé d'époque, mais la relation de cette nouvelle phase avec la précédente ne me semblait pas claire. Aussi m'étais-je imposé une relecture des textes les plus anciens. La comparaison des deux périodes ne s'était pas révélée si simple car on notait à la fois des ruptures et des continuités, et aussi une certaine continuité dans la nature des ruptures. Dans *Égogéographies*, j'étais arrivé à l'idée que le marxisme avait fonctionné pour moi comme un *objet transitionnel* – au sens où le définit Donald Winnicott –, qui m'avait permis d'accéder en douceur à une culture scientifique me permettant, ensuite, de me passer de ce nounours. Ce faisant, je m'apercevais après coup que j'avais, depuis le début, interprété la collection d'objets idéels étiquetée « marxisme » à ma façon, n'adhérant ni au réductionnisme de la science à la politique (ce fut, dès 1976, le sens d'une controverse avec Yves Lacoste), ni à l'anti-historicisme structuraliste qui dominait alors chez les intellectuels marxistes. Au bout du compte, le mystère de ce rapport contradictoire avec le passé n'était pas totalement résolu, mais il était problématisé et déplacé. Il interrogeait désormais la précocité d'une posture qui s'était *arrangée avec* des environnements et des conjonctures environnantes, en laissant voir progressivement une cohérence s'installer et s'imposer. Comme si, pour parler à la manière d'Immanuel Kant, la direction existait dès le début mais ne se laissait identifier qu'après coup.
- 12 Pour développer une démarche réflexive, il n'est pas nécessaire de réduire ce qu'on a fait à de mauvaises raisons de le faire, moins encore de s'autoflageller ; il faut cependant admettre qu'on peut se tromper, qu'on peut changer d'avis et, plus essentiel encore, qu'on puisse traiter ses travaux du passé en simples matériaux pouvant entrer dans de nouvelles constructions. La cohérence d'une démarche, dans la durée, c'est d'accepter la relativité de celle qu'on parvient à atteindre à chaque instant. Or le

corporatisme méthodologique, tout aussi funeste que le nationalisme méthodologique, demeure souvent un substitut collectif à une prise de recul individuelle. Il faut bien admettre, même si on préférerait vraiment qu'il en fût autrement, que la majorité des chercheurs passe au travers des débats qui animent la vie intellectuelle, soit en se calfeutrant dans des écoles de pensée confortablement dogmatiques et imperméables à toute critique interne ou externe, soit, pire encore, en jouant sur un éclectisme ondoyant (la plus massive des « écoles »). Ces ruses de la raison réflexive leur permettent de ne jamais savoir eux-mêmes où ils se situent et donc s'exempter de toute justification. Ainsi le mouvement des idées glisse-t-il sur eux comme l'eau sur les plumes d'un canard. Le résultat est que, dans les sciences sociales, on fait rarement l'analyse rétrospective de ses erreurs, ni collectivement, ni individuellement. Il serait pourtant étrange que les chercheurs soient les derniers à activer et à développer leur compétence de réflexivité alors que l'on pourrait penser, naïvement, que celle-ci se trouve au principe même de leur identité. Au minimum, lorsque nous *rendons compte* à la société de notre activité de chercheur, nous ne devrions pas oublier que la celle-ci nourrit vis-à-vis de la recherche des attentes consistantes (par exemple : comment ça marche ? comment ça change ?) et que, si nous faisons du sur place en trouvant sans cesse des subterfuges pour ne pas répondre aux questions qu'elle nous pose, elle pourrait légitimement s'en émouvoir.

L'altérité des lieux et ceux qui en font profession

- 13 La seconde composante d'*Égogéographies* qui mériterait examen est celle que suggère le titre du livre, celle d'une géographie du moi. L'espace de l'individu nous dit sur l'individu des choses qu'il serait moins facile d'obtenir par d'autres angles d'approche. Dans ce domaine, j'avais surtout mis en relief l'importance qu'avaient eu pour moi les voyages de mon enfance. Il me semble aujourd'hui que la relation que nous avons à l'espace comme chercheurs ou, plus généralement, *en même temps que nous sommes chercheurs* mériterait exploration. Dans une étude sur les « voisinages de l'individu », nous avons, dans le cadre du projet Scalab (publié dans *Échelles de l'habiter*, Puca, 2008), identifié un nombre finalement limité de variétés de spatialités individuelles définies selon des critères simples : nombres de lieux, temps de séjour, types de liens entre ces lieux. Grâce aux données de géolocalisation, nous pouvons *tracer* nos parcours, systématiquement et avec de moins en moins d'efforts. Il serait bon de les analyser.
- 14 Or je suis surpris de voir des économistes des transports se perdre dans le métro parce qu'ils ne le prennent jamais. Je suis étonné de voir des spécialistes de la mondialisation réduire leurs déplacements à ceux qui relient leur résidence principale, leur bureau à l'université et, éventuellement, leur résidence secondaire. Je suis ébahi de voir des « indianistes » ou des « africanistes » développer des représentations de leur « terrain » qui les empêchent en pratique de le comparer à d'autres parties du Monde. Lorsqu'elles servent de prétexte à un excès de *sédentarité épistémologique*, ces spécialisations spatiales assument, du coup, la fonction paradoxale de diminuer, pour le chercheur, le dérangement créé sur ses concepts et ses théories par sa pratique des lieux du Monde. Il aura ajouté à sa petite collection de lieux un biotope supplémentaire, mais augmenté l'enclavement général.
- 15 L'avantage comparatif de l'exposition multiple mais relativement courte à des lieux autres repose pour une part sur la perception. Il ne faut donc pas lui attribuer toutes les

vertus. Se concentrer sur le visible est, aussi, d'abord peut-être, une manière de délimiter une frontière avec l'invisible. Pour celui-ci, nous disposons d'autres capteurs : entretiens, observation participante, données de masse...

- 16 Ce que nous permet l'observation, c'est de tirer le meilleur parti d'un examen de la « surface » des choses et des gens, cette surface dont Siegfried Kracauer dit justement qu'elle prend une signification décisive dans le monde urbain. L'espace public, une notion fondamentalement géographique qui reste largement à explorer, est peut être l'objet d'étude le plus valorisé par le voyage car, d'abord, il est observable par qui veut l'observer et qu'ensuite, son existence et son fonctionnement obéissent à des règles à la fois simples et complexes qui donnent toute sa force à la comparaison. L'espace public permet, de par sa propre construction comme *concentré de société*, d'approcher les logiques sociales fondamentales dont il est l'expression.
- 17 Au voyage, il existe certes une multitude de substituts, synchrones ou asynchrones, en particulier les travaux des autres chercheurs. Cependant il y a tant de choses que je peux appréhender seulement *sur place* – parce que je peux alors *leur* poser *mes* questions – qu'on peut douter que l'on puisse gagner du temps en restant dans son bureau. Peut-être faut-il être plus prudent que je ne vais l'être en proposant l'hypothèse suivante : dans les sciences sociales qui cherchent à penser ensemble la diversité contemporaine du Monde (c'est-à-dire toutes, sauf, peut-être, mais ce n'est pas si sûr, l'histoire et l'archéologie), l'espace géographique du chercheur offre une bonne homologie avec l'« espace » mental de ses recherches théoriques.

Circulations horizontales

- 18 Dans *Égogéographies*, j'avais fabriqué un petit tableau, conçu au départ pour essayer de repérer les relations entre le moi-chercheur et les autres composantes du moi. L'objectif consistait d'abord à essayer de trier parmi mes idées d'alors entre celles que j'avais envie de conserver et celles dans lesquelles je ne me reconnaissais plus. Ensuite, comme je l'ai dit, il s'agissait de comprendre comment fonctionnait la dialectique de la continuité et de la rupture. C'est alors que je fus amené à construire ce tableau des productions individuelles. C'est là le troisième aspect du livre qui pourrait être repris et approfondi. Cela me permit d'identifier les mouvements entre les cases du tableau (dans le chapitre 4 du livre). J'en donne ci-dessous une version légèrement modifiée.

Figure 1 – Les quatre grandes productions culturelles

	Affectif	Cognitif
Subjectif	Le bon « Passion », affects intra- et inter-personnels, intimité, sentiments, inclinations, propensions, goûts	Le beau Art, esthétique
Objectif	Le juste Éthique, droit, politique	Le vrai « Raison », philosophie, sciences, technologies, techniques

- 19 Cette manière de voir m'a permis de saisir l'importance de l'exposition à l'altérité dans la dynamique personnelle. D'une part, à l'intérieur du monde cognitif, le contact avec des points de vue à la fois différents et proches permet d'assimiler des idées nouvelles et de changer de paradigme sans rupture douloureuse.
- 20 Entre les différentes cases, les circulations sont sans doute encore plus lourdes de conséquences et ce, dans toutes les directions, notamment celles qui profitent des proximités intra-ligne ou intra-colonne : les interactions entre sciences et arts ou entre valeurs et sentiments méritent une attention particulière. J'ai pu ainsi observer sur moi-même comment le désenclavement entre les différentes « régions » activait de nouveaux leviers et de nouvelles ressources. Ainsi en est-il des mouvements, dans les deux sens, qui relient le cognitif et l'affectif ou l'objectif et le subjectif. D'un côté, j'ai profité d'appuis venant de la recherche, dans mon choix personnel de désinstitutionnalisation de ma vie subjective ou de prise de risques. Ces états me disaient où, dans quelle société, à quelle époque j'évoluais et m'informaient des marges de manœuvre dont je disposais pour exercer ma liberté relative d'acteur sous contrainte... Ce que au fond chacun fait à sa manière, mais les chercheurs en sciences sociales disposent de quelques atouts supplémentaires pour être dans les mondes sociaux comme des poissons dans l'eau.
- 21 Inversement, j'ai été influencé par cette évolution affective dans mon effort pour combiner singularité de la posture et visée universelle du projet théorique à visé. La dynamique de la connaissance est rarement pensable à l'intérieur du seul champ scientifique. C'est ainsi que j'ai pu tirer un énorme bénéfice cognitif de mon activité au sein de la revue *EspacesTemps* (aujourd'hui *EspacesTemps.net*), dont l'« activisme scientifique », à forte composante éthique et interpersonnelle, soudait le comité de rédaction et créait un climat de *confiance épistémique* favorable aux échanges.
- 22 La conjonction d'une autonomie de chaque activité ou attitude – passant par le refus de réduire le projet scientifique à une herméneutique subjective ou à une instrumentalisation politique – et d'une porosité entre dimensions de la pensée a fait de ce petit tableau et des flèches qui le traversent un opérateur significatif dans mon parcours personnel. Il faut le lire, de manière indissociable, comme état et comme mouvement.
- 23 La tendance à supprimer le tableau en fusionnant les cases et de revenir à une indifférenciation qui nierait les apports des Lumières apparaît aujourd'hui encore sous des formes multiples. On rencontre aussi, à l'inverse, la tentation de séparer les cases du tableau par des cloisons infranchissables. Cette approche se retrouve dans un courant important dans les sciences sociales, qu'on peut appeler ultra-mondain et qui trouve son origine dans le statut de *clerc* du penseur médiéval. Cette autoprésentation de soi conduit souvent à une attitude à la fois arrogante et caritative visant à nier sa propre identité sociale pour mieux se faire le porte-parole des démunis. C'est une manière d'être qui m'est depuis longtemps étrangère. Elle permet de comprendre, *a contrario*, pourquoi la reconnaissance des circulations entre les registres de l'activité du moi constitue déjà une prise de position significative.

La culture comme production réflexible

- 24 Ainsi, la représentation du psychisme ou d'un autre système actoriel comme un dispositif organisant des composantes à la fois autonomes et interdépendantes permet à la fois d'isoler chaque domaine (la science ne se réduit pas à l'idéologie pas plus que l'amour n'est un sous-produit de la technique ou du pouvoir) et de repérer ses relations avec les autres.
- 25 L'association entre horizontalité, circularité et réflexivité permet alors d'ouvrir sur une nouvelle définition de la culture, capable d'éviter la redondance avec « le social » ou avec « la société » et de s'élargir par rapport à une définition restreinte aux seules productions cognitives, définition qui m'a un temps semblé prometteuse. On peut alors, sur cette base, définir comme *culturelle* une production humaine sujette à réflexivité.
- 26 En abordant les choses ainsi, on peut, par exemple, de situer l'éthique comme activité non cognitive mais néanmoins ouverte à la réflexivité et, en conséquence, rediscuter la place traditionnelle de la philosophie dans les débats sur l'éthique. En allant dans ce sens, j'ai pu développer des énoncés théoriques sur le passage de la morale à l'éthique dans nos sociétés, ce que je n'aurais pu faire sans avoir localisé avec une certaine précision le statut de l'éthos dans les productions sociales. Dans la même veine, cela m'a permis de mieux articuler espace et éthique dans une réflexion sur la justice spatiale, que j'ai pu reprendre avec de nouvelles ressources, après l'avoir engagée au début des années 1990. On notera à ce propos que le passage par la théorie générale du social peut être vu à la fois comme le signe d'une capacité renouvelée d'exportation de ses concepts par la géographie et comme un détour utile profitant *in fine* aux sciences sociales de l'espace.

Une machine sérendipienne

- 27 Aujourd'hui, je ressens le besoin d'une nouvelle *égogéographie*. Je suis engagé depuis la parution du livre de 1995 dans une phase de production empirico-théorique qui suppose certes plusieurs degrés de réflexivité. Ainsi, le travail de formalisation que, Michel Lussault et moi, avons développé avec le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, publié en 2003, puis enrichi et réédité en 2013, participe de l'obligation à mettre en cohérence des notions, à valider ou invalider des démarches qu'on a testées par ailleurs. Dans cette perspective, j'ai mené des recherches empiriques sur les pratiques de l'urbanité dans les grandes villes du Monde, sur la densité et le peuplement, sur les choix individuels d'habitat, sur le développement urbain durable, sur la géographie politique des gradients d'urbanité. Dans le même temps, j'ai avancé dans des constructions qui sont rendues possibles par la capacité renouvelée de la géographie à servir de plateforme intellectuelle pour construire une *social theory* intégratrice. J'ai ainsi proposé une triade « compacte » acteurs-objets-environnement pour aborder l'ensemble des réalités sociales ; j'ai aussi développé l'idée que tournant éthique, mondialisation, montée en puissance de l'acteur individuel et réflexivité n'étaient au fond que quatre noms différents pour un même événement. Il y a dans cette configuration même une inévitable et heureuse mobilité des idées et des postures, qui découle presque mécaniquement de la simultanéité de ces chantiers : la *machine à sérendipité* fonctionne. Si, en effet, l'on définit la sérendipité comme la composante non technique de l'innovation, on peut dire qu'on multiplie les chances de produire du

nouveau en s'imposant une hygiène permanente de l'exposition à l'altérité de chacun de nos gestes cognitifs. Parcourir dans une même journée de travail un dialogue philosophique, un effort épistémologique, un projet théorique, un programme empirique fait du bien à chacune de ces activités.

- 28 Cependant, je ressens le manque d'une réflexivité de niveau supérieur, d'une dérivée encore plus puissante, celle qui soit capable de mettre en relation la recherche avec les conditions de possibilités de la recherche situées en dehors de la recherche. Cela signifie une confrontation exigeante non plus seulement entre le *je* et le *moi* chercheurs, mais aussi entre le *je* individu global et le *moi* chercheur ou l'inverse. En quoi les in/capacités que déploie ma personne affectent-elles ma productivité comme chercheur ? En quoi mon activité de recherche modifie-t-elle ma personnalité ?
- 29 Se penser pensant n'est jamais une perte de temps, ni pour le penseur, ni pour la pensée.

NOTES

1. Jacques Lévy, *Égogéographies : matériaux pour une biographie cognitive*, coll. Géotextes, Paris, L'Harmattan, 1995, 190 p.

RÉSUMÉS

Vingt ans après la publication de *Égogéographies*, son auteur tire un bilan de la démarche suivie dans le livre. Esquisser le psychisme des chercheurs suppose d'abord d'écarter les épistémologies du social qui refusent le concept d'acteur et mesurer avec honnêteté la force et les limites de toute auto-analyse. L'un des résultats peut consister dans le repérage des discontinuités et des continuités d'un parcours intellectuel. Les géographies du chercheur en constituent une composante significative, qui mériterait d'être davantage étudiée. Enfin, le tableau des productions culturelles, proposé dans le livre et repris dans l'article, qui croise deux couples, affectif/cognitif et subjectif/objectif avait permis de rechercher des connexions entre activité scientifique et autres dimensions de la vie individuelle. Et, au bout du compte, ce questionnement sur les conditions psychiques de la productivité scientifique peut s'appliquer à tous les chercheurs.

Twenty years after the publication of his book, *Égogéographies*, the author makes a balance sheet of the approach he developed in the book. Exploring a researcher's psyche first of all implies the necessity of putting apart any social epistemology that refuses the concept of actor. It also supposes a fair assessment of the strengths and weaknesses that a self-analysis inevitably includes. A potential outcome can be the detection of continuities and discontinuities an

intellectual itinerary generates. In this regard, the geographies of a scientist's self can bring a significant content and would deserve to be more deeply analysed. Finally, the table of cultural productions, which had been published in the book, is examined anew. It shows the intersection of two couples, affective/cognitive and subjective/objective, and can be of some use to connecting scientific activity to other dimensions of individual life. This exploration of the psychological conditions of scientific productivity can eventually be relevant for any scholar.

INDEX

Mots-clés : épistémologie, théorie du social, réflexivité, éthique, monde, géographie du moi, culture

Keywords : epistemology, social theory, reflexivity, ethics, world, geography of self, culture

AUTEUR

JACQUES LÉVY

Laboratoire Chôros

École polytechnique fédérale de Lausanne

Jacques.Levy@epfl.ch